

culture

EXPO Place aux jeunes: à Lausanne, le Musée de l'Elysée donne la parole à 80 étudiants-photographes. Frais!

Photographie, nouvelles ardeurs

SAMUEL SCHELLENBERG

Les expos.
«reGeneration2»:
Musée de l'Elysée,
18 av. de l'Elysée,
Lausanne, jusqu'au
26 septembre, ma-di
11h-18h (et lundis
feriés).
Rens: ☎ 021 316 99 11,
www.elysee.ch

Lauréats du Prix Pictet et
«Protocole» de Raphaël
Dallaporta: Espace
Arlaud, 2 bis pl. de la
Riponne, Lausanne,
jusqu'au 25 juillet, me-ve
12h-18h, sa-di 11h-17h.

Dans le cadre des
manifestations pour le
25^e anniversaire de
l'Elysée, le musée
expose à l'Espace
Arlaud une série
d'affiches qui ont fait
son histoire, signées
Werner Jeker (1985-
2001) et Valérie Giroud
(depuis 2002).

Visite.
Di 20 juin à 16h:
visite guidée de
«ReGeneration2» par la
co-commissaire de
l'expo Nathalie
Herschdorfer.

Ils ont en commun leur jeunesse et un média de prédilection: la photographie. Au-delà de ça, les différences entre les 80 participants à «reGeneration2», presque tous présents au vernissage de l'exposition vendredi soir, sont légion et c'est tant mieux: le panorama mondial dressé à Lausanne par le Musée de l'Elysée, à l'occasion d'un concours auquel ont participé quelque 120 écoles d'art et 700 étudiants des cinq continents, est la preuve que l'uniformisation ne guette pas les photographes. A moins qu'il ne faille parler d'*image makers*, «faiseurs d'images», comme le suggère la conservatrice sur le départ Nathalie Herschdorfer, co-commissaire de l'exposition: nombre d'œuvres montrées à l'Elysée vont largement au-delà de la simple prise de vue, comme le prouve dès la première salle *Réglementation animale n° 4* du Chinois Di Liu: la vue d'une banlieue au milieu de laquelle trône un panda gros comme un HLM.

On s'en souvient, en 2005, à l'initiative de Bill Ewing, directeur de l'Elysée entre 1996 et avril dernier, une première édition de «ReGeneration» réunissait des travaux de cinquante étudiants-photographes. Gros succès: l'exposition a tourné autour du globe pendant quatre ans et plusieurs des œuvres présentées ont intéressé institutions, collectionneurs ou marchands. Un exemple: les clichés de Raphaël Dallaporta, qui reviennent cette année par la grande porte à l'Espace Arlaud (lire ci-contre). C'est donc une formule d'ores et déjà éprouvée que réactive l'Elysée à l'occasion de son 25^e anniversaire, fêté vendredi soir. Cerise sur le gâteau, la carrière future de l'exposition est assurée: elle sera aux Rencontres d'Arles dès juillet, puis filera à Cape Town, New York, Milan, etc.

FAIRE DES PORTRAITS-CHARIOTS

Les œuvres de «reGeneration2» séduisent: on aime leur ludisme inventif, leur liberté de ton et la fraîcheur qui se dégage de la majorité d'entre-elles, toutes techniques confondues. Centrées sur la présentation des démarches, les légendes donnent aussi des informations géographiques: le lieu d'origine des photographes et le nom de l'école qu'ils fréquentent. Amérique du Nord et Europe dominant le panorama, mais les institutions asiatiques ou océaniques ne sont



Photo.
Elisa Larvego,
Sculpture 1 (de la série
«Sculptures Mobiles»,
2007).
ELISA LARVEGO

pas en reste. Grosse déception en revanche du côté de l'Amérique latine: les écoles d'art ayant participé n'ont proposé que des travaux décevants, selon de Bill Ewing. Ceci alors que nombre d'artistes contemporains issus de cette région percent aujourd'hui dans les foires et biennales internationales. Quant à l'Afrique, seul un étudiant de Cape Town a retenu l'attention des commissaires.

Parmi les œuvres marquantes, on peut citer le reportage effectué à Rio par la Canadienne Jennifer Osborne: elle y a suivi trois femmes à leur sortie de prison. Ailleurs, la Franco-Suisse Elisa Larvego propose des portraits de vendeurs ambulants à Mexico City. Ils n'apparaissent pas sur les clichés, toutefois: ce sont leurs chariots respectifs qui les racontent (série «Sculptures mobiles», 2007). Pas loin, le Français Thibault Brunet propose des vues de sites industriels pris dans la brume – en fait, autant de captures d'écran d'un jeu vidéo, dans des tons brun-beige plus vrais que nature (série «Vice City», 2008). Très différentes: les vues ar-

chitecturales d'une autre Française, Audrey Guiraud. Totalement abstraites, elles rappellent formellement des œuvres du constructivisme.

Carrément non-figuratives, quant à elles: les combinaisons de différentes captations de la lumière du soleil à travers un papier fixé sur une vitre, par le Japonais Yusuke Nishimura. Le titre des œuvres, trop long pour être reporté ici, inclut le lieu – Jackson Heights, New York –, le jour et les différentes heures des prises de vue. Dans le domaine de l'étrange: les aires de jeu photographiées à la tombée du jour par la Polonaise Agata Madejska (série «Kosmos», 2006-2007); ou les vues cinématographiques et nocturnes du Suédois Kristoffer Axén (série «At Sea At Night», 2009).

Enfin, citons le portrait du Texan Mike, avec stétos et tatouage au bras, pris par l'Étatsunienne Jen Davis. Timide, elle a demandé à plusieurs beaux mecs de poser en simulant des gestes de séduction (série «Je demande en échange», 2008). Vous avez dit régénérant?

L'art du protocole

En parallèle à «reGeneration2», l'Elysée investit l'Espace Arlaud. Le temps d'une présentation des lauréats et commanditaires 2008 et 2009 du Prix Pictet, Benoit Aquin, Nadav Kander, Munen Wasif et Ed Kashi. Le premier présente une série sur Haïti, où il s'est rendu après le séisme; Nadav Kander propose lui un voyage le long du Yangtsé, énorme fleuve d'Asie – on ne manquera pas une extraordinaire prise de vue avec pêcheurs au premier plan et pont en construction dans la brume au second. Le travail de Munen Wasif est centré sur l'accès à l'eau dans son pays, le Bangladesh, alors qu'Ed Kashi s'est intéressé à Madagascar.

A l'Espace Arlaud également, «Protocole», la très belle proposition de Raphaël Dallaporta, à laquelle tient beaucoup le nouveau directeur de l'Elysée Sam Stourdzé. Présent lors de la première «ReGeneration» en 2005, le Français revient en parrain de la nouvelle édition avec trois séries. «Antipersonnel», est une présentation esthétisante de divers objets non identifiés, «à la manière de parfums ou de bouteilles de shampoing», explique le photographe. Malaise: les petites formes métalliques sont des mines antipersonnel et évoquent les conflits des cinquante dernières années. Au-dessus, un texte très factuel expose les caractéristiques techniques de l'arme.

Dans «Esclaves domestiques», des photos d'immeubles sont couplées à des textes narrants le calvaire de personnes retenues en captivité chez des particuliers. Plutôt que de les accuser nommément, Dallaporta montre les habitations des tortionnaires, d'une banalité confondante. «Je veux dénoncer celles et ceux qui ne disent rien», explique l'artiste: les voisins, les témoins, etc. Une partie de la série sera affichée cet automne dans les rues de Genève. Enfin, dans «Fragile», le photographe s'intéresse à des fluides humains issus d'autopsies, qu'il neutralise et classe par «tempéraments»: colérique, flegmatique, etc. SSG



CD • GODFLESH Dans la chair du mal

Les jeux du stade qui rendent folle (et parfois haineuse) la populace, les mensonges des multinationales, les lâchetés politiques, la laideur et la médiocrité qui s'affichent partout et s'érigent en valeurs absolues: autant de raisons de désespérer de l'espèce humaine, pas vrai? Si l'usage raisonné du relativisme – autorisé par nos cerveaux de bipèdes conscients – permet d'atténuer la douleur, il n'en constitue pas pour autant un remède à la somme des maux.

L'Art autorise les sorties de route, chemins de croix cathartiques qui, parfois, parviennent à magnifier l'impossible. C'est le cas, en musique, de la discographie de Godflesh, paradoxe vivant, brûlure hideuse à la surface d'une humanité contrariée. Certes, la forme est repoussante (du moins en apparence) et le bruit assourdissant. Mais l'oreille attentive distinguera une sourde mélancolie, des échos de mélodie dans la masse fracassante.

Birmingham, 1989. La ville qui, vingt ans plus tôt, avait enfanté Black Sabbath (inventeur du «doom metal»), ce fils dépressif du hard rock, voit naître Godflesh, duo qui se distingue en injectant le tribalisme post-punk de Killing Joke dans

son anti-metal mécanique propulsé sur boîte à rythme. Justin K. Broadrick (voix/guitare) et GC Green (basse) forgent un hybride humain/machine dont la plainte, au jour de sa réédition augmentée (de live et démos) résonne avec une force intacte.

RODERIC MOUNIR

GODFLESH, *STREETCLEANER* (2-CD DELUXE), EARACHE



CD • SIERRA LEONE REFUGEE ALL STARS Le camp du reggae

Même au fond de l'horreur, la musique reste un exutoire puissant. Le Sierra Leone's Refugee All Stars en fait la démonstration éclatante. Ce groupe créé dans un camp de réfugiés en Guinée est constitué de ressortissants de Sierra Leone fuyant la guerre civile qui fit des ravages dans leurs pays entre 1991 et 2002. Il rassemble aussi bien des rappeurs que des musiciens traditionnels ou des amateurs de reggae.

Unissant leurs forces, ils ont construit une musique originale, à la fois militante et incroyablement contagieuse. Comme le résume simplement l'un des chanteurs: «Je prends tous les problèmes, toutes les souffrances et j'en fais une chanson.» Faisant suite à un premier album unani-

mement salué et un film documentaire, ce deuxième opus a été réalisé en compagnie du producteur Steve Berlin (Angélique Kidjo, Los Lobos...). Entre la Sierra Leone et la Nouvelle-Orléans, le collectif s'est enrichi d'une section de cuivres.

Malgré cette belle histoire, Sierra Leone's Refugee All Stars, dont la plupart des membres ont les oreilles tournées vers la Jamaïque, pourrait n'être qu'un groupe de reggae africain de plus. Mais grâce à leurs rythmes traditionnels, aux talents polyphoniques de leurs chanteurs et à leur clairvoyance sur les grands sujets de société, leur disque est bien plus que cela. Quelques lignes, en fin de livret, dédicacent cet opus à leur bassiste, «Mallam Bongo», décédé en 2009. Histoire de rappeler discrètement que, même si la musique semble très insouciant, la vie du groupe n'en reste pas moins difficile. ESN

SIERRA LEONE'S REFUGEE ALL STARS, *RISE AND SHINE*, CUMBANCHA / DISQUES OFFICE



CD • FOOL'S GOLD Etudes africaines

Annoncés comme les cousins de Vampire Weekend, puis comme

les fils spirituels de David Byrne, Fool's Gold ne déçoivent pas. Emballé dans une pochette minimaliste – le nom du groupe en lettres 3D sur fond bleu –, leur premier CD éponyme fait immédiatement penser à l'œuvre d'un groupe d'étudiants. Ce que sont d'ailleurs ces douze nouveaux venus de Los Angeles, mais des étudiants un peu particuliers puisque leurs matières de prédilection sont les musiques africaines.

Leur enregistrement manifeste avec génie cette fulgurance entre amours africaines (musique éthiopienne, touarègue ou nigériane) et pop américaine. Le mimétisme avec Tinariwen est frappant. Le son saturé des guitares et certains chants semblent branchés en direct sur le désert. Et hop, en quelques riffs et grâce à un changement de chanteurs, nous voilà au cœur des musiques d'Addis Abeba. Avant de repartir d'un coup de rein vers l'afrobeat de l'Ouest africain. Intuitivement, Fool's Gold retrace des routes musicales qui ont peut-être réellement existé.

Grâce à leur esprit ouvert à 360° et à leur énergie punk, il se dégage de leurs chansons une unité réjouissante et une puissance communicative. Avec recul et modestie, les auteurs de cette nouvelle musique mutante imputent leur démarche à internet et à la fascination des Occidentaux pour l'authenticité et la sincérité des musiques d'ailleurs. Une vraie réussite.

ELISABETH STOUDMANN

FOOL'S GOLD, *FOOL'S GOLD*, WAGRAM / DISQUES OFFICE